FOUGUES

par la Cie La Hurlante

« Gisli sourit, il respire l'odeur des mottes d'herbe au petit matin, longe une corniche et voit le gamin qui vient vers lui à toute vitesse, les yeux écarquillés, il court, si léger que ses pieds semblent à peine toucher terre, on dirait qu'il vole, et il dépasse le directeur d'école avec une telle puissance que l'air vibre tout autour de lui. Quelques mètres les séparent au moment où le gamin le dépasse, il tourne la tête vers Gisli et, d'un instant, on dirait que la vie, la jeunesse du monde, l'éternel printemps, tout tremblant d'une puissance à l'état brut, contenue, de véhémence et de possibles, regarde le directeur d'école droit dans les yeux. Le gamin le dépasse, disparaît, puis tout redevient calme, d'un calme déplaisant où on n'entend pas même une mouche voler, car c'est le temps lui-même qui a pris la forme du gamin pour dépasser le directeur, et il l'a laissé là, vieux et usé, reposoir de ses rêves brisés."

Jon Kalman Stefansson, dans « Le cœur de l'homme »

Note d'intention

«Fougues» est la rencontre avec un jeune homme, Icare, lors de son échappée.
Poussé par Jimmy, son musicien imaginaire, il nous entraîne dans son quartier. Il se raconte en traversant les lieux de son passé et par les rencontres vécues dans sa course. Nous le découvrons alors sous toutes ses facettes. L'intimité d'Icare se dévoile de rue en rue.
Cette déambulation s'apparente à un rite initiatique où la parole lui permet de devenir maître de son histoire. Il incarne le caractère précieux de la jeunesse et l'importance d'en préserver la richesse. C'est en quoi Icare résonne universellement et ne se résume pas à un garçon à la marge. Même si son parcours est atypique.

Pour cette nouvelle écriture, je suis partie en quête de témoignages de jeunes gens qui ont pour certains des parcours compliqués. Des jeunes qui ont vécus dans des foyers, sous protection, éloignés de leur parents. Des jeunes qui déambulent de centre en famille d'accueil. Des jeunes personnes qui ont tout simplement décroché de l'école pour des raisons multiples et se cherchent une place. Des parcours parfois liés à la justice, à l'errance; et bien souvent au manque affectif.

Je souhaite regarder là où ça grince et chercher la poésie dans les failles. Et dans ces failles, qui laissent aussi passer la lumière, observer de plus près et comprendre les rouages de nos institutions, de nos choix de société. Me saisir de la force de vie des enfants et ados rencontrés au foyer d'accueil en urgence à Brest et pouvoir à travers leur énergie, et leurs regards nourrir le personnage d'Icare.
J'ai voulu simplement poser une prose et des mots bruts recueillis chez ceux qui sont au cœur du sujet. Ils sont parfois les conséquences, les bourreaux et les victimes.
Ces adultes débutants, malgré leur jeune âge et leurs parcours qui déraillent ont une parole à donner. Ceux-là même qui portent non seulement leur errance mais aussi les projections que chacun se fait de cette jeunesse. Ceux qui, au sein des entretiens nous ont confiés tout le mal des étiquettes qu'on leur colle à la tête.
Des parcours de personnes qui ne sont ni des enfants ni des adultes, qui vivent ce passage où les questions pleuvent.
Ils ont la fougue, la révolte, la tendresse et la colère facile.

Dans une époque où la question de la jeunesse dans les réponses politiques ne semblent jamais correspondre à la réalité, où les professionnels de la santé et du social sont révoltés à l'idée que leur pratique soit vue à la baisse, étouffés sous le poids administratif et aseptisé dans une norme du soin et d'accompagnement qu'on leur impose, désespérés par les crédits qui s'écroulent, quelle représentation la jeunesse a-t-elle de l'état, de la famille, de l'adulte, de nos institutions ?

S'interroger sur cette période de vie, c'est aussi se questionner sur ce qui nous a construits, les choix que l'on a faits, la voie que l'on a choisie.
C'est aussi ce que nous avons refusé de vivre, ce que l'on rejette de nos pères, les exemples que l'on a envie de suivre et ce que nous inventons pour ne pas faire pareil.
Aujourd'hui comment rêve-t-on d'être adulte ?
Quel héritage laissons-nous ?
Traiter de la jeunesse est, pour moi, une manière de me pencher sur la société et sa construction, observer les schémas sociaux qui en découlent. C'est aussi une manière de transmettre mes propres expériences. D'y mettre mon grain de révolte, d'espoir et de poésie.

L'histoire

«*Nous sommes notre miroir. Ce musée chimérique aux formes inconstantes.*
Ce tas de miroirs brisés.»
Jorge Luis Borges

Icare est en cavale, il vient trouver refuge dans le quartier de son enfance. Il cherche à se cacher chez son copain d'enfance. Sous l'impulsion de Jimmy, son musicien imaginaire, commence son parcours dans la ville. Dans sa fuite, à travers ses rencontres et en repassant dans les lieux de sa jeunesse, il éprouve le besoin de se raconter. Dans une parole enthousiaste, poétique et pleine de dérision, on le découvre à la fois charmeur, violent, révolté, méfiant, tendre et en colère.

Icare nous parle de ses rencontres : les bonnes étoiles, la graine folle de mère qui l'a élevé à coup de pied et de cœur, son père, l'autre, le fantôme, ses copains. Il fait revenir son musicien
«Jimmy» qu'il s'est inventé petit, entre les assiettes cassées et la bombe atomique cachée sous son lit. Il est son sauveur, celui qui le contient et qui l'éclate, son frère rêvé, plus vrai que jamais, un musicien qui pousse la voix et donne le rythme.

Sa cavale ne dure qu'une heure. Il nous emmène avec lui, dans sa course effrénée. Peut- être qu'il nous ment, peut-être qu'il colorie ses souvenirs. Mais il est maître de son histoire.
Au fur et à mesure de son échappée, il devient propriétaire de sa parole. De sa vie.
« Notre histoire est notre territoire »

L’écriture

La rencontre au cœur du processus d’écriture

Le récit est nourri de toutes les personnes que nous avons rencontrées grâce à notre processus de création. Ces inspirations multiples se marient à la fiction sans frontière.
«Fougues» s’écrit donc au fil de nos rencontres, de nos recherches et de nos expérimentations dans l’espace public. Il s’écrit aussi avec mes inspirations, mes rêves sur la jeunesse, mes envies de transmission, mes souvenirs.
J'ai souhaité raconter son parcours à travers l’espace public. Les espaces sont moteurs de narration. Ce sont eux qui pousse Icare à se raconter.
Pour imaginer cette fiction, j’avais besoin de me frotter à la réalité. L'équipe artistique a rencontré des jeunes gens dans des MECS ou foyer d’accueil, et nous nous sommes laissé envahir par leurs voix.
La rencontre ne consiste pas seulement à se nourrir de leurs paroles, c’est aussi être à l’écoute de ce que cela bouscule, émeut, énerve, fait rire. Le fruit de ces rencontres crée le cœur du projet. Son battement. Ce qu’il semble urgent de dire. C’est en se laissant toucher par ces entretiens, ces regards, que l’histoire d’Icare est née. Puis l'histoire de Clara, la jeune fille à sa fenêtre qui observait le quartier, l'histoire de David, maçon, qui voit en Icare le jeune homme qu'il était, l'épicier qui comme un père rêvé nous dit que notre colère peut nous servir à nous remettre debout, le vieux qui nous raconte sa jeunesse qu'il n'a jamais pu confier à sa famille et Madame Rosier, elle qui n'a pas pu être mère qui aurai tellement voulu sauver Icare. Tous ces personnages sont naît influencés par des rencontres et des désirs d'écriture.
Je ne cherche ni le misérabilisme, ni un constat social à décrier. Je cherche à comprendre comment nos humanités rassemblées cheminent ensemble et ce que cela raconte du monde. Comment ces histoires-là vont devenir universelles et toucher les spectateurs de tous âges, de toutes situations.

«Il faut expérimenter la vie, c’est ça qui va montrer aux autres que tu as pris de la bouteille,
que tu es prêt à vivre avec eux, parce que cette vie que tu fais chaque jour, elle rayonne sur les gens. C’est ça qui fait la beauté du truc.
A un moment, on rayonne sur les autres par rapport aux coups durs qu’on a vécu,
on rayonne quand on arrive à garder l’axe dans les moments
où tous les autres tombent, désespèrent. Parce qu’il y a beaucoup de gens déprimés.
Et ils dépriment souvent en secret et en silence.»

Témoignage de Nicolas 22 ans devenu David dans notre histoire.

Temps présent/ temps de narration

Cette piste d'écriture est née de notre questionnement sur le postulat du public et sur le temps de la fuite. Comment rester en urgence tout en prenant le temps de se raconter? Est-ce qu'il s'agit là d'une contradiction volontaire (une tension) relatant le côté «mise en danger» que nous pouvons rencontrer dans la jeunesse. Cette façon dont les jeunes gens ont de se mettre en danger, sans penser aux conséquences. Cette façon de mordre dans la vie et de décider que parler d'une marque sur un mur lui rappelant un souvenir précieux est d'un coup plus important que fuir le danger derrière lui.

Icare, dans des temps suspendus, se confie et observe son quartier qu'il n'a pas vu depuis des années. Et les autres personnages usent aussi ce procédé afin de raconter leur jeunesse et les souvenirs liés à Icare. Comme le fait le personnage de Mme Rosier, personnage d'un autre temps, dame de cantine qui se rappelle d'Icare.

A la cantine parfois,
Je le prenais dans mes bras
Je le berçais, les moments où il convulsait
ses pleurs.
Les nerfs compressés.
Comme ça au milieu des rangées de tables,
Je lui chantais sa chanson,
et je sentais son cœur reprendre le cours
normal de sa vie.
Alors je lui glissais à l'oreille
que je l'aimais fort.
La première fois,
il m'a regardé comme un premier né
qui découvre son pied.
La fois d'après,
il a collé son oreille sur ma poitrine
et je lui ai dit le deuxième «Je t'aime » de sa vie.
Pas farouche, non. Pas vraiment.
Mon ourson.
Il a quitté l'école pour une autre plus
éloignée d' chez lui
Plus dans ses cordes, c'qu'on dit.
Je l'ai recroisé de temps en temps par ici,
Je le voyais grandir pareil
Coincé dans son corps serré dans le chagrin
Le bleu à l'âme.

Enjeux liés à l’espace public

Le parcours - la fuite - la déambulation

Parcours de vie.
Pourquoi une déambulation?
Toute cette déambulation est une échappée. Il va faire tout ce chemin en nous racontant sa vie, ses démons, ses colères et ses joies. Il imite ses copains du quartier, nous raconte la fois où il s'est imaginé père.
Il y a urgence. Il court et nous entraîne. Il va vite, parfois il nous arrive de le perdre. Il va trop vite. Alors il revient nous pêcher. Il se moque. Se cache parmi nous. Se confie à un inconnu à qui il ne devra rien. Il rit. Il ne tient pas en place. Il veut faire le show. Il est charismatique et il le sait. C'est sa force. Son outil. Sa massue à écraser la morosité.
Il rebondit selon ce qui se passe et change de trajectoires. Il finit sa course sans avoir prévu qu’il finirait par taper à la porte de sa mère qu'il ne voulait plus trop voir.
Toute cette fuite en avant, tous ces risques pour finalement fumer une cigarette avec elle. Un instant posé où tous les deux sont intimidés par l'autre. Comme deux inconnus. On est touché. Car on sait. Il nous a parlé d'elle. On l'a suivi. Puis une main sur l'épaule et c'est déjà beaucoup. Tout se passe de commentaire. Un bisou sur la joue. Un regard. C'est parce qu'on marche avec lui que nous comprenons que cet instant est un luxe qu'il se paye, d'où l'importance d'être en mouvement avec lui. De s'inscrire physiquement avec lui dans cette histoire qu'il nous raconte. Cette femme, ce bout de chair qui n'a pas su y faire. N'a pas su comment s'y prendre avec l'avenir. Ni avec sa propre jeunesse.
Mais ce brin d'humanité, même petit, résiste aux flammes.
Il saute. Jaillit derrière un mur.
Qu'est ce qui va nous tenir jusqu'au bout ?
Pourquoi suivre ce personnage ?
Est-ce qu'on est en fuite avec lui ? Qu'est-ce qu'on veut fuir, nous ?
Quel aspect de la vie nous donne envie de courir ?
Est-ce qu'on le suit car on veut savoir où il va ? Sommes-nous les complices ? Les poursuivants?
Est-ce qu'on sait ce qu'il a fait ? Est -ce qu'on l'apprend durant sa course ?
Les lieux que l'on croise jouent un rôle dans la vie d’Icare. Et nous le découvrons, pas à pas.

Extraits

L'épicier, Monsieur Tanis

Icare, je te le dis au stylo rouge
Pour marquer notre humanité
Au feu,
Pas au sang.
Le feu qui crépite dans ton cœur, mon gars.
Ils vont tous te dire que tu es un petit con
Tu fais peur dans le tramway
On ne peut pas fermer les yeux devant toi
Tu brilles
Et tu jappes trop fort
Et ton insouciance et ta connerie
Et puis tu brailles
Tais- toi un peu
Et ouvre la bien fort aussi
Et encore.
Y’a plein de choses qu’on ne se dit pas
On dit rarement à son gosse
Qu’un jour
Au -dessus de ton lit il devra te dire adieu
Qu’on vivra ça ensemble, on ne se prévient pas de ça.
On ne se dit pas qu’un jour, on sera impuissant pour l’autre
Qu’on ne sera là ensemble à vivre le pire
A peut-être à mourir en meilleur
Sors de ton labyrinthe
Éteins ta clope, ta haine
Garde ta colère et dresse- toi
Y’a du monde à remettre debout
Des aveugles à tous les coins de rue.

Caméra de surveillance, Icare

«Je ne peux pas voir en peinture
Tous ces trouble-fêtes
Les donneurs de cours magistraux
Et puis la caméra de l'autre
Qui se surveille dans le reflet de tes yeux
Qui se regarde en te parlant
Qui t'analyse en s'écoutant
Cherchant la faille
Qui pourra te mettre à terre
Qui pourra le faire pousser un peu mieux
Et hérisser ses pétales
Se mettre en vitrine et te snober un peu plus
Comme un passant pauvre.
Comme le dernier métro qu'on rate»

Clara

Quand j’habitais rue Chalant au troisième étage,
de ma fenêtre, j’avais une vue plongeante sur le quartier.
De là- haut, j’ai vu nos mères sortir du bus
Chargées comme des frigos famille nombreuse
Avec leurs sourires de résistance qui te cachent tout de leurs vies.
Qui ne disent pas la vérité.
La vérité qui chemine sur les tapis d’orient
ou qui s’appuie sur les armoires normandes, qu’importe.
La vérité n’échappe pas aux miroirs de la salle de bains.
Mais dans la rue et à la vue de tous, les sourires de nos mères disent
«Je suis là, mes enfants aussi. Et je souris.
De ma fenêtre, rue Chalant, j’observais les papas ivres rentrer tard en sifflant leur excès à la porte des immeubles
et j’ai vu aussi ceux qui rentraient des chantiers-supermarchés,
et puis parfois c’était les mêmes.

Le vieux

Je raconterai rien de ce qui s’est passé là- bas.
A 20 ans, quand je suis rentré, j’ai purgé ma peine à Paris dans une prison militaire.
Pour trahison à l’armée française.
J’ai pas parlé. A qui? Dire quoi?
Mes frères et sœurs me regardaient comme un étranger.
Leur raconter quoi? Que nos vies là-bas étaient bien enterrées?
Leur raconter quoi ? Le sang?
En rentrant, j’ai fais des petits boulots, je me suis amusé avec les filles
j’ai rattrapé le temps qu’on m’a fait perdre à me faire jouer au soldat et au prisonnier.
J'ai plus voté. Enfin si. J’y suis allé. Je me suis torché avec mon bulletin.
Et je l’ai mis dans l’urne, a voté !
J’ai fait la nouba, j’ai voyagé, je me suis battu, j’ai cogné sans hésiter, j’ai braqué une banque, j’ai foiré, j’ai pris 10 ans d’ interdiction de territoire.
Interdiction de rester dans le Sud.

Distribution

Icare: Hugo Giordano
Jimmy: Adil Kaced
Clara, Madame Rosier: Nathalie Aftimos
David, le vieux, Monsieur Tanis: Grégory Nardella.
Écriture et mise en scène: Caroline Cano
Composition musicale: Adil Kaced.
Coordination artistique et attachée de production: Marina Pardo.

Contact

Compagnie la Hurlante
14 rue Albert Marcellin 34080 Montpellier
N siret : 533 125 795 00021
Licence d'entrepreneur du spectacle : 2-1050718
contact.lahurlante@gmail.com